4.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 126 m



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



La Révolution de Vertugat, Drame-comédie en 6. actes par Baudy. (1792)

RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

LA RÉVOLUTION DE PORTUGAL,

TRAGI-COMÉDIE,

EN SIX ACTES ET EN PROSE,

PAR L. A. BAUDY,

CITOYEN DE GENEVE.

Le Sage instruit écrit pour éclairer les humains, mépriſe la langue des méchans, & ſe repoſe ſur la juſtice des Cieux.

Prix, 40 *ſous.*

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

JUIN 1792.

ACTEURS.

Le ROI & la REINE.

FIRMIN, *Brigadier des Armées du Roi*,

D'ERMANN, *Etranger*,

LANTELM, *Officier*,

L'Abbé ASTRE, *tous attachés au Roi.*

De RIONNE, *Comte*, & VERDIER, *Magistrat*, *Chefs de la ligue.*

CRONN, CLITON & RENAUD, *Officiers de la ligue.*

Madame DORZY, *Agente du Comte de Rionne.*

Un Aide de Camp.

Gens, Peuple, Gardes.

LA RÉVOLUTION DE PORTUGAL,

TRAGI-COMÉDIE,

EN SIX ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une place publique.

SCENE PREMIERE.

DE RIONNE, VERDIER.

DE RIONNE.

NON, je ne balancerai plus ! Né d'une nobleſſe qui dédaigne le génie, je vais en faire uſage pour la perdre & renverſer le royaume : je prendrai la forme & l'état propre à ſervir mon deſſein... Vous, mon

ami, continuez à indiſpoſer les magiſtrats des cours ſouveraines contre le roi, plus ils braveront ſon autorité, & plus nous profiterons efficacement de cette diviſion. Le peuple inquiet & ſoupçonneux nous ſervira : faiſons-lui entendre qu'il eſt eſclave, qu'il doit briſer ſes fers, & bientôt ſes bras couronneront nos deſſeins du plus heureux ſuccès.

VERDIER.

J'admire votre courage, mais les ſuites m'effrayent : ſi le peuple s'égare un moment, croyez-vous qu'il ſoit difficile de lui montrer ſon erreur, & alors que deviendrons-nous ?

DE RIONNE.

Ce que nous deviendrons ? les maîtres de l'empire : ma tête qui répond des événemens, renferme tous les moyens capables de bouleverſer à jamais notre antique conſtitution. Il faut d'abord nier qu'il en exiſte une, & flatter l'orgueil du miniſtre en crédit, pour le porter à changer la forme de la convocation des états tout en faveur de la multitude. La triſte ſituation des finances & les déprédations des courtiſans, favoriſeront nos projets. Nous pouvons, vous le ſavez, compter ſur le dévouement d'un des princes du ſang : il ne nous manque rien, & je me flatte que ſubitement nous réduirons la cour & rendrons nulle l'autorité royale.

VERDIER.

Mon cher comte, que votre tête eſt exaltée ! & comment nous oppoſerons-nous aux forces militaires, car enfin le roi peut en diſpoſer ?

DE RIONNE.

Cette difficulté n'eſt rien pour un génie façonné par la nature. Le mécontentement d'une grande partie des officiers, courbés ſous le joug d'un colonel que

leur donne l'intrigue & non les talens ou l'ancienneté de ſervice, portera dans leurs cœurs l'idée conſolante d'une réforme dans le militaire, & nous profiterons de cette heureuſe diſpoſition des chefs pour inſubordonner les ſoldats : nous parlerons à ceux-ci de l'injuſtice révoltante dans la loi, qui exclut les non nobles des places d'officiers ſupérieurs ; chacun alors s'empreſſera d'écraſer un régime qui ſemble peſer ſur toutes les têtes.

VERDIER.

Je ſuppoſe l'armée diſſoute, ce fléau terrible forceroit peut-être les gens de la campagne à s'unir aux nobles pour le réprimer.

DE RIONNE.

Crainte puérile : nous briſerons les chaînes de la féodalité & tous les payſans ſeront pour nous.

VERDIER.

Vos moyens renverſeront la monarchie, je l'avoue, mais que de ſang nous allons faire verſer.

DE RIONNE.

Qu'importe ! rendons au peuple ſes pertes & ſes bleſſures ſupportables ; faiſons-lui entendre qu'il n'y a rien au monde de plus glorieux que de mourir & de ſe ruiner pour la liberté ; crions à la tyrannie des rois, au deſpotiſme des princes, qu'ils ſont tous des brigands couronnés : ſoudoyons les vagabonds, les libertins & fainéans du royaume, & je réponds du ſuccès.

VERDIER.

Ennemi du chancelier, jaloux des faveurs que la reine accorde aux Dervillac, je me prêterai de tout mon pouvoir au renverſement du royaume, & mes ſoins ne ſeront pas inutiles, j'oſe vous l'aſſurer.

DE RIONNE.

Réſumons-nous : nous avons beſoin que le peuple ſe révolte ; cherchons à le ſéduire en l'adulant, nommons-le *ſouverain* : perſuadons à la multitude que le roi n'eſt que ſon commis, & une fois la cour mépriſée, elle nous ſera bientôt aſſervie.

VERDIER.

En ſuppoſant que cette folle vanité ſerve en partie nos projets, comment réduirons-nous l'opinion des claſſes du peuple que l'intérêt ſeul domine ?

DE RIONNE.

Pour les uns, nous rendrons la nation caution de ce que leur doit le tréſor royal, ce ſera illuſoire, mais ils ſeront ſéduits, & pour les autres, nous ſupprimerons les impôts... Renverſons les lois juſque dans leurs racines ; formons un gouvernement particulier dont les agens ſoient nos créatures, & pour intimider tout ennemi redoutable, faiſons immoler quelques perſonnes en place, il faut des victimes, la néceſſité nous le commande. Semons par-tout la terreur, qu'elle glace d'effroi ceux qui échapperont à nos coups. Aujourd'hui même nos amis attaquent le fort, & ſi le gouverneur réſiſte, le plus affreux ſupplice terminera ſes jours.

VERDIER.

Pourquoi l'immoler s'il fait ſon devoir ? il doit courageuſement défendre une place confiée à ſa garde.

DE RIONNE.

Point de pitié ! ne ménageons perſonne : le premier qui fut roi, fut un ſoldat heureux ; de la hardieſſe & nous regnerons.

SCENE II.

Les précédens, *un* POSTILLON.

LE POSTILLON.

MONSIEUR le comte, voilà une lettre.

DE RIONNE.

Donne: (il lit) « Notre courage eſt enfin couronné, nous ſommes maîtres du fort; le gouverneur & un de ſes complices ont été maſſacrés. Chacun tremble, & la terreur eſt imprimée ſur tous les viſages: jugez cher comte notre joie, & venez ſur le champ rejoindre des amis qui ont beſoin de vos conſeils. » Heureux préſage! le fort dans nos mains, nulle puiſſance ne peut nous réſiſter. Mon ami, redoublons de zele; continuez à ménager nos intrigues auprès des cours ſouveraines du royanme; & pour anéantir l'autorité royale, portons-lui le dernier coup... Dans un inſtant je vous rejoins.

SCENE III.

VERDIER, D'ERMANN.

VERDIER, (*à part.*)

JE reviens à peine de mon étonnement!...

D'ERMANN, (*à part.*)

Ce coup eſt terrible!

VERDIER.

Vous êtes bien agité, monsieur ?

D'ERMANN.

Cela est vrai.

VERDIER.

Et qui peut ainsi vous accabler ?

D'ERMANN.

L'événement le plus malheureux. Vous ignorez sans doute que le gouverneur du fort, foible ou timide, a rendu presque sans défense ce poste important à une multitude égarée, qui a fini par le massacrer lâchement & inhumainement.

VERDIER.

Je le sais, & j'espere qu'un aussi brave guerrier que vous, monsieur, servira nos desseins : le comte de Rionne conduit tout, & son génie vaste nous assure la souveraineté absolue de l'empire : le roi lui-même sera courbé sous le joug de nos volontés arbitraires ; les bras du peuple nous seconderont, déjà plusieurs régimens sont disposés à secouer le joug de la discipline & les grenadiers des gardes du château sont en insurrection ouverte..... j'apperçois le comte, je vais au-devant de lui.

SCENE IV.

D'ERMANN, *seul.*

ÉTRANGER dans ces lieux, je n'ai d'autres intérêts aux maux qui vont déchirer le Portugal que ceux que prescrit l'humanité à tous les hommes. S'il y avait auprès du roi un de ces génies rares & carac-

térisés, il serait facile de déjouer les crimes de ces exécrables factieux; mais les hommes en place & les grands dans ce pays sont si adonnés à la molleſſe des plaisirs légers & sensuels qui énervent le courage, qu'ils n'oseront jamais lutter contre les dangers qui menacent la monarchie. Quelle situation déchirante pour un peuple loyal & sensible?

SCENE V.

DE RIONNE, D'ERMANN, VERDIER.

VERDIER.

CHER Comte, je vous présente le brave d'Ermann; son courage est connu, donnons-lui un commandement, ses soins & son zele nous seront d'un grand prix.

DE RIONNE.

Volontiers. (*à d'Ermann*) Je suis enchanté, monsieur, de vous rencontrer ici; la noble réſiſtance que vous avez faite dans la ville d'Egrat vous mérite tout mon attachement, & j'oſe me flatter de votre dévouement pour une cauſe qui nous couvrira de gloire & nous revêtira d'une puiſſance infinie.

D'ERMANN.

Je ne puis, meſſieurs, accepter vos offres ni ſervir vos odieux deſſeins: quoi! vous voulez vous emparer des rênes du gouvernement au prix du repos & de la paix publics; quelle horreur!.... Croyez-vous de pouvoir égarer long-temps un peuple naturellement fidele & généreux? non, un jour, le ciel l'inſtruira de votre trâme féroce & il en punira les auteurs. Pardonnez à ma franchiſe, monſieur le comte,

je vous en conjure, rendez plutôt à ce bon & loyal peuple la prospérité & le repos, vous le pouvez & le devez.

DE RIONNE.

Je puis beaucoup, je le sais, mais je ne servirai point des orgueilleux sans caractere qui ont osé me mépriser & me rejetter de leur sein; je n'aime point ces prétendus grands courbés sous le joug de l'adulation & qui veulent asservir le génie selon leurs caprices ou leur ignorance : oui le moment est venu; ils seront tous écrasés.

D'ERMANN.

Malheureux! & c'est de sang froid que vous préparez d'aussi grands maux : . . . en écrasant ainsi le clergé & la noblesse vous entraînerez dans leur ruine une portion précieuse des Portugais.

DE RIONNE.

Je ne calcule point les maux de ma patrie quand il faut venger mon orgueil outragé & punir des lâches : Cromwel & Richelieu ne chercherent qu'à dominer, la même ambition m'anime : suivez mes traces si vous êtes jaloux de gloire. Le tems presse, courons inspirer au peuple de la rage, du mépris pour la cour & ses agens, de l'horreur pour les lois & que l'insurrection soit le plus saint de ses devoirs. (*Il sort avec Verdier*).

SCENE VI.

D'ERMANN, RENAUD.

D'ERMANN. (*à part.*)

DANS une révolution où il faut réunir une masse de forces pour dompter les factieux, la

méfiance eſt auſſi dangereuſe qu'une confiance indiſcrete. (*fixant Renaud*) Cet officier me paroît honnête homme, je vais l'aborder..... Monſieur, l'habit que vous portez m'aſſure de votre dévouement pour le roi & le ſalut de la patrie : mille dangers menacent l'un & l'autre, je ne puis plus en douter & je viens d'entendre des choſes qui accablent mon ame..... Connoiſſez-vous un officier général à la cour ?

RENAUD.

Oui, monſieur, j'y connois aſſez particuliérement un brigadier des armées du roi très-eſtimé du monarque.

D'ERMANN.

Où eſt-il dans ce moment ?

RENAUD.

Au château.

D'ERMANN.

Profitons des inſtants, courons l'inſtruire des horreurs qui ſe trament contre les lois & la félicité publique.

RENAUD.

Volontiers.

SCENE VII.

DE RIONNE *entrant avec Madame* DORZY, *dit à* D'ERMANN :

Vous nous quittez, monſieur ?

D'ERMANN.

Oui, & ce ſoir j'aurai l'honneur de me rendre chez vous.

DE RIONNE, *madame* DORZY,

DE RIONNE.

Vous êtes aimable & insinuante, ma chere Dorzy; vos soins nous seront précieux : prêchez aux dames que vous connoissez, notre nouvelle doctrine ; peignez-leur avec adresse le tableau de l'orgueil démesuré des courtisannes & de cette prétendue haute noblesse qui méprise tous les humains, de ce haut clergé qui n'a pas rougit d'usurper le premier rang dans l'état, & qui, foulant aux pieds toute vertu d'humilité, ne se sert de la religion que pour dominer & dompter plus adroitement les ames foibles. Imaginons tout ce qui peut paroître odieux ou piquer la vanité du beau sexe, & sur-tout ayons des agentes subalternes & gagées pour convertir les femmes du peuple, la ligue fournira aux dépenses.

Mde. DORZY.

Votre confiance ne pouvoit être mieux placée qu'en moi, & je n'en abuserai point. La princesse d'Egrat m'a refusé un entretien particulier au sujet d'un procès que j'ai perdu par son intrigue : jugez de mon ressentiment. Oui, elle sera immolée : périssent tous ces petits despotes plus audacieux mille fois que leurs brigands couronnés.

DE RIONNE.

Courage, aimable Dorzy, & soyons prudens ; ne laissons échapper aucune victime ; effrayons nos ennemis par des meurtres commandés à dessein, & que nous attribuerons sagement au zele passager du plus louable patriotisme.

SCENE VIII.

Les précédens, VERDIER.

VERDIER.

JE ſors à l'inſtant du château, la cour y eſt dans un déſordre affreux ; les princes & les généraux fuyent ; l'armée ſe retire par ordre du roi ; ſa majeſté foible ou trop humaine, n'oſe réſiſter, elle cede à nos vœux.

DE RIONNE.

Je l'avois prévu : voici le moment de la criſe, ne perdons pas un tems précieux à de vains diſcours. Vous, ma chere Dorzy, n'oubliez rien pour achever notre ouvrage ; & vous, Verdier, faites une liſte des principaux magiſtrats diſpoſés à nous ſervir ; choiſiſſez ceux qui ont à ſe plaindre de la cour ou que l'ambition aiguillonne, nous leur donnerons des places importantes : ſubſtituons aux cours ſouveraines & inférieures de nouvelles magiſtratures ; anéantiſſons tout dans le royaume, juſqu'à la plus innocente corporation ; emparons-nous enfin des rênes du gouvernement, & diviſons perpétuellement les mécontens en leur inſpirant de la méfiance les uns pour les autres : nous, ſoyons unis, & que le partage que nous allons faire des richeſſes de la monarchie, ne ſoit jamais pour la ligue un ſujet de diviſion.

ACTE SECOND.

Le Théâtre repréſente un ſalon.

SCENE PREMIERE.

FIRMIN, D'ERMANN ET RENAUD.

D'ERMANN.

CE n'eſt pas le moment, monſieur le maréchal, de rien diſſimuler à ſa majeſté, l'état eſt au bord du plus affreux précipice & le courage ſeul du monarque peut le ſauver en donnant un exemple terrible de ſévérité contre les ſoldats empriſonnés pour déſobéiſſance ou inſubordination : le moindre retard donneroit aux factieux le tems de s'armer, déjà même ils ſe glorifient que le ſalut du peuple & l'autorité royale ſont dans leurs mains.

FIRMIN.

Raſſurez-vous, cette effervescence du ſoldat n'eſt qu'un délire paſſager : quelques jours de réflexions ſuffiront pour le ramener à ſes devoirs & alors nous punirons ſans danger les inſtigateurs de ſon indiſcipline.

D'ERMANN.

Quoi ! à la veille d'une diſſolution totale de l'armée vous préſumez que l'ordre renaîtra du déſordre

même.? quelle erreur ! ſongez que vos ſoldats indiſciplinés ſont ſoutenus d'une ligue puiſſante, & que les autres même ſont à la veille de tourner leurs propres armes contre le roi.... Vous en frémiſſez !

FIRMIN.

D'Ermann ! vous outragez ainſi ma nation ! vous croyez le ſoldat ennemi de ſon roi ! non, & je répond ſur ma tête de ſa fidélité : on peut l'égarer & non le tromper.

D'ERMANN.

Pardonnez à mon zele le tableau effrayant que je viens de tracer ; vous ne connoiſſez pas les deſſeins perfides du comte de Rionne ; redoutez les reſſources de ſon génie, elles juſtifieront le crime ; et le meurtre deviendra vertu aux yeux des ſoldats : déja pour ſoulever l'armée, elle manque de pain au milieu de l'abondance & vous êtes calme & tranquille !

FIRMIN.

Votre zele eſt louable, je l'admire, mais vos craintes ſont exagérées : repoſez-vous ſur ma prudence, & d'ailleurs le roi ne prendra jamais aucun parti violent.

D'ERMANN.

Ha ! monſieur le maréchal, un acte de rigueur eſt ſouvent commandé par l'humanité, c'eſt un devoir & non un parti violent quand ſeul il peut préſerver les Portugais des maux affreux dont ils ſont menacés.

FIRMIN.

Du reſte, je vais faire part au conſeil de vos craintes ſans les déguiſer, & je me flatte, monſieur,

que s'il venoit à votre connoiſſance des choſes contraires au bien de la couronne & au repos public, que vous viendrez m'en rendre un compte fidele..... adieu.

SCENE II.

D'ERMANN, RENAUD.

D'ERMANN.

QUELLE froideur ! que d'inertie lorſque tout menace la ruine & la perte du royaume !.... ſe repoſer ſur l'enchaînement des événemens quand l'état eſt en danger, c'eſt un crime ! oui, Renaud, prévenons s'il ſe peut les ſuites funeſtes de l'anarchie, & réprimons le brigandage en réſiſtant noblement & courageuſement aux factieux ; voilà le devoir de tout honnête homme.

RENAUD.

Je connois, cher d'Ermann, la foibleſſe des généraux qui ont la confiance du monarque, elle eſt affreuſe, & les honnêtes gens tous occupés de nouvelles menſongeres ou abſurdes, ſe flattent que des paroles ſeules ſuffiront pour préſerver le Portugal d'une diſſolution totale & y ramener l'ordre & la paix.

D'ERMANN.

Qu'ils ſont dans l'erreur ces hommes aſſervis ſous le joug d'une opinion auſſi inſenſée !... Je ne ſais comment leur inſpirer du courage ; l'aviliſſement, le meurtre, rien ne les émeut. Cette ſituation eſt terrible pour un cœur ami du bien !... Que vois-je ? le maréchal avec le comte de Rionne ! ſeroient-ils d'intelligence ?

SCENE

SCENE III.

Les précédens, FIRMIN ET DE RIONNE.

DE RIONNE.

MARÉCHAL, nous pouvons maintenant disposer des places du ministere & de celles des commandemens de l'armée; profitons du moment; la terreur est imprimée sur le visage de nos ennemis, ils ne sont point à craindre.

D'ERMANN.

Et vous aussi, monsieur le maréchal, vous donnez les mains au bouleversement de la monarchie?

FIRMIN.

Non, mais que voulez-vous? il faut céder à l'empire des circonstances, soyez des nôtres: il est tems enfin que chacun gouverne à son tour; vous savez que leurs majestés n'accordoient de bienfaits qu'à deux ou trois familles, & qu'il n'y avoit de grand dans l'empire que les favoris sans cesse armés de tout le crédit du monarque; le reste des nobles & le haut tiers, écarté des places importantes, étoit toujours mépriſé ou délaissé, à moins que l'intrigue ou la bassesse ne fit de l'un d'eux un ministre des finances.

D'ERMANN.

Voilà donc vos motifs pour renverser une antique constitution au lieu d'en réformer les abus?... & présumez-vous que tous les Portugais veuillent ces changemens immodérés? Je ne le crois pas, & pour flatter vos vanités individuelles vous allez exposer le

repos & la paix du peuple ; allumer le flambeau des guerres civiles & étrangeres ? Ha ! vous m'étonnez, monsieur le maréchal.

FIRMIN.

Il y a des circonstances, monsieur.

D'ERMANN, (*vivement.*)

Il n'y en a point : un homme d'honneur sait mourir & non capituler avec la trahison ou la bassesse.

DE RIONNE.

Nos moyens sont terribles, je l'avoue, mais qu'importe si le peuple nous présume de bonne foi ? surtout, attribuons tous les crimes que nous allons faire commettre aux excès du patriotisme & à l'amour de la liberté ; cherchons les moyens de nous débarrasser promptement de tous les officiers de l'armée & des magistrats ennemis de nos desseins ; que leur sang coule ou qu'ils s'exilent eux-mêmes du royaume, afin que nous puissions donner leurs places à nos partisans.

SCENE IV.

Les précédens, Mde. DORZY.

Mde. DORZY.

CHER comte, les grands coups sont portés : plusieurs villes ont déjà immolé, à nos vastes projets, magistrats & militaires ; la noblesse & le clergé, au lieu de se réunir en soldats, fuyent de toutes parts ; nous sommes victorieux : vive la ligue !

D'ERMANN.

Quel odieux langage! & c'eſt donc ainſi que vous voulez regner? Je vous parle en ennemi généreux, tremblez! oui tremblez! & ſi les victimes que vous pourſuivez ſont braves, elles ſe joindront à moi pour combattre vos ſatellites juſqu'au dernier ſoupir. (*il ſort.*)

SCENE V.

Mde. DORZY, DE RIONNE, FIRMIN.

Mde. DORZY.

SAVEZ-VOUS, comte, que d'Ermann eſt capable de renverſer nos projets; il faut le ſéduire ou qu'il meurt.

DE RIONNE.

Ne le craignez point: ce brave étranger que rien ne peut corrompre, méconnoît la nobleſſe & le clergé, dont la plupart ſont méfians, ſoupçonneux, préſomptueux & jaloux; je le ſais, l'expérience des autres les fatigue; ils n'écoutent jamais que leurs propres conſeils, ne ſe livrent qu'aux erreurs de ces eſprits faux, adulés par l'intrigue & la cabale: d'Ermann eſt trop franc, ſon ame eſt trop ſincere & courageuſe pour qu'ils en faſſent jamais leur ami, ils le calomnieront plutôt. Soyons donc tranquilles à cet égard; occupons-nous ſeulement des moyens de bouleverſer l'empire & de compoſer les nouvelles adminiſtrations d'hommes qui nous ſoient dévoués. Subſtituons des tribunaux particuliers dans toutes les villes où il exiſte des cours ſouveraines; anéantiſſons les provinces que nous diviſerons en départemens &

les départemens en diſtricts ; aſſurons-nous de la façon de penſer des chefs de chaque cantonnement ; envoyons des agens ſecrets dans toutes les parties du royaume & cherchons à inſubordonner l'Europe : nos plus fortes armes ſont & ſeront toujours de ſemer du moins la crainte où nous ne pourrons pas exciter des troubles.

Mde. DORZY.

Plus de 500 femmes me ſont dévouées ; les unes réuniſſent les vagabonds, & les autres ſéduiſent les ſoldats. Comptez ſur mes ſoins, & croyez que, pour tout renverſer dans un état & diviſer les familles, mon ſexe ne cede rien au vôtre.

DE RIONNE.

Sur-tout, recommandez ſoigneuſement qu'on inſpire à la multitude le plus grand mépris pour le clergé & la nobleſſe ; traitons-les de ſang-ſues du peuple, de tyrans inhumains, & ils ſeront perpétuellement chaſſés & pourſuivis de toute part.

Mde. DORZY.

Et du pauvre ſire qu'en ferons-nous ?

DE RIONNE.

Le roi dépouillé de toute ſon autorité, ne pouvant agir ſans notre volonté arbitraire, eſt plus utile qu'à craindre ; nous avons beſoin de ſa ſanction, elle donne à nos travaux de la force & un certain crédit qui juſtifient nos excès aux yeux des ames foibles. Je gouverne tellement l'eſprit de l'aſſemblée de la nation, que je puis vous aſſurer de lui faire décréter aujourd'hui même tous les articles dont nous avons beſoin pour conſolider notre édifice. Vous, maréchal, ne quittez pas le roi, cherchez à pénétrer les replis de ſon cœur, & particulierement veillez ſur les démarches de la reine.

FIRMIN.

Je vous quitte, & dans un moment je me rendrai au château.

DE RIONNE.

Toi, aimable Dorzy, ſonge bien à ton rôle, & que ce que ton éloquence ne pourra ſéduire ſoit vaincu du moins par tes charmes : moi, je vais au ſénat.

SCENE VI.

Mde. DORZY, RENAUD.

Mde. DORZY, (*à part.*)

JE ſens la fierté donner une nouvelle vie à mon courage. Hé ! que ſont donc ces femmes prétendues de grande qualité pour ſe préſumer audeſſus de moi ? Ma haine qui redouble pour la princeſſe d'Egrat, m'enhardit ; mon ame, quoiqu'agitée, aura la force de toutes les immoler à mon reſſentiment. O ſituation heureuſe ! je pourrai donc une fois me venger !... Vous ne dites rien, monſieur ; que penſez-vous de tout ceci.

RENAUD.

Madame, un autre ſentiment m'occupe & captive toute ma penſée. L'amour de vos charmes a fait ſur mon cœur une ſi vive impreſſion, que je n'oſe même eſpérer de mériter votre eſtime, madame.

Mde. DORZY.

Ha ! voilà bien le Français ! tout eſt en péril dans ſa patrie, ſa fortune & ſon repos ſont menacés, & la volupté des plaiſirs frivoles ou le jeu anéantiſſent

dans ſon ame tout ſentiment d'honneur... Hé! oui, monſieur, vous partagerez mon eſtime, mon amour & toute ma tendreſſe s'il le faut; j'ai beſoin d'hommes, marchons; mais je n'accorderai rien qu'au ſuccès, je vous en préviens.

RENAUD.

Quoiqu'il faille entreprendre, madame, j'obéirai.

SCENE VII.

D'ERMANN, *ſeul.*

ILS ſortent enſemble! Renaud ſeroit-il d'intelligence avec la ſanguinaire Dorzy? elle eſt ſi inſinuante qu'il ne lui aura pas été difficile de ſéduire ce jeune homme. O ames foibles! vous êtes le poiſon de votre patrie!... Je déſeſpere de la choſe publique: partout il y a des mécontens, & pas un ſeul n'eſt aſſez généreux pour oſer ſe ſacrifier au ſalut de l'état: l'égoiſme détruit chez eux tout ſentiment de grandeur & de magnanimité; ils attendent leur ſalut du comble des plus grands maux; froids ſpectateurs des ravages, ils croient ainſi conſerver leurs biens & leurs jouiſſances habituelles, tandis que la force de leur réunion peut ſeule repouſſer le brigandage & ſauver la monarchie... Je ne puis encore me perſuader que le maréchal Firmin favoriſe les deſſeins criminels des factieux; cependant ce que j'ai entendu de ſa bouche ne le prouve que trop: le voici, étudions s'il ſe peut les ſecrets de ſon ame.

SCENE VIII.

FIRMIN, D'ERMANN.

FIRMIN.

CHER d'Ermann, vous me croyez bien coupable ſans doute ; je devois diſſimuler devant le comte de Rionne dont je déteſte les vues.

D'ERMANN.

Soit à jamais béni votre aveu, je le crois ſincere, & vous me raſſurez : il y a donc encore en Portugal des ſujets fideles !... hé bien ! mon ami, ne perdons pas de temps, cherchons à déjouer cette ligue infernale : vous êtes à portée de voir leurs majeſtés, ne quittez pas la cour ; entretenez le roi & la reine en ſecret, je ſais que tous deux ſont environnés d'ennemis : quant à moi, j'irai étudier l'eſprit public, ranimer le courage abattu des mécontens, éclairer le peuple ſur ſes vrais intérêts & ſervir le roi.

SCENE IX.

Les précédens, l'Abbé ASTRE.

FIRMIN.

MON cher abbé vous arrivez à propos, nous pouvons ici nous parler ſans crainte : occupons-nous des moyens de ſauver la patrie.

L'abbé ASTRE.

Voici mon projet : puiſque les factieux, pour

réuſſir dans leurs deſſeins criminels, ont armé le peuple du fanatiſme de la liberté, il faut leur oppoſer le fanatiſme de la religion : déjà certains cantons de l'empire ſont prêts à ſecouer le joug de ces tigres abreuvés de ſang.

D'ERMANN.

Monſieur l'abbé, j'attribue à votre zele pour la cauſe d'un roi trahi & d'un peuple malheureux & trompé, le moyen terrible que vous nous propoſez ; mais il acheveroit de combler la meſure des maux de la patrie. Tout fanatiſme eſt un poiſon féroce difficile à dompter ; gardons-nous bien d'en faire uſage : il y a d'autres moyens nobles & ſages pour ramener l'ordre & donner la paix au peuple. Dépouillons-nous de toute vanité & de tout orgueil mal entendus ; faiſons cauſe commune avec les honnêtes gens des diverſes claſſes du peuple ; alors la raiſon & la juſtice marchant d'un pas égal, les factieux ſeront ſubitement anéantis & vaincus. Ne reculons point une union auſſi chere ; car enfin, meſſieurs, cette révolution horrible eſt prête à dégénérer en guerres civiles & ſanglantes, & qui peut ſe flatter d'échapper au naufrage ? Vous verrez d'un côté les factieux, ces vils ambitieux unis aux brigands & aux vagabonds, qui, n'ayant rien à perdre, déſirent le pillage & le plus affreux déſordre ; de l'autre, ſeront véritablement des citoyens, des commerçans & artiſans honnêtes, des riches paiſibles & tranquilles : s'ils ſont iſolés, quelle force oppoſeront-ils aux brigandages, & le ſupplice des ſcélérats rendroit-il jamais aux malheureux la perte de leurs fortunes ? Uniſſons-nous donc par l'intérêt de notre repos, la jouiſſance paiſible de nos états & de nos poſſeſſions individuelles ; mais n'inſpirons à perſonne le fanatiſme de la religion pour détruire le fanatiſme du patriotiſme, ce ſeroit abreuver le peuple d'un poiſon plus affreux encore : hélas ! gardons-nous bien d'augmenter ſes maux, ils ſont déjà ſi cruels.

L'abbé ASTRE.

Croyez d'Ermann que nous avons pesé avec réflexion le moyen que je vous propose : il faut armer des bras pour combattre ces impitoyables assassins, qui, de sang froid, font égorger leurs victimes désarmées & sans défense.

D'ERMANN.

Je sens aussi vivement que vous cette nécessité ; mais n'employons aucun dessein barbare qui rendroit la multitude toujours plus féroce : sauvons la monarchie par des moyens nobles & courageux ; n'inspirons pas aux citoyens une haine implacable ; prêchons l'humanité & une souveraine justice ; méprisons ces journalistes extrêmes, qui ne respirent que vengeance, & vous savez jusqu'à quel point elle est aveugle ! Croyez-moi, éclairons le peuple & ne l'égarons pas ; montrons-lui combien il est malheureux dans ses erreurs ; soyons humains sans foiblesse & prêchons d'exemple : souvenons-nous que des extrêmes rendroient plus affreux les extrêmes des brigands au lieu de les intimider ; réunissons-nous, opposons à leurs ravages la force & la vertu ; pardonnons à la multitude égarée & ne livrons aux supplices que ces ambitieux féroces, qui font couler par-tout le sang des humains pour les dominer sous le prétexte spécieux de liberté & d'égalité. Croyez à l'expérience d'un homme qui a vécu au milieu des révolutions, & ne perdons aucun moment, le tems est précieux. Allez chez le roi, digne maréchal, & nous, monsieur l'abbé, passons dans votre appartement pour y examiner tranquillement & sans partialité, nos moyens de sauver le Portugal, s'il est encore possible.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre repréſente un palais.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

Mon auguſte compagne, lorſque je reçus votre main ſi chere à mon cœur, je ne m'attendois pas que je deviendrois un jour l'objet de la haine & du mépris de mes ſujets. Vous ſavez ce que j'ai fait volontairement pour eux, combien mon ame cherchoit à ſoulager les pauvres & à contribuer au bonheur des riches : mais aujourd'hui qu'ils ſont honteuſement courbés ſous le joug d'une cinquantaine d'intrigans, ils oublient que je ſuis leur pere & leur meilleur ami.

LA REINE.

Sire, vous ſavez auſſi avec quelle conſtance, je partage vos douleurs, & la calomnie ne ceſſe de me pourſuivre juſqu'aux pieds du trône. Ah ! j'en appelle à votre majeſté, ſire, y a-t-il une ſeule de mes démarches ennemie de la paix & de l'ordre?..... Cependant tous les partis me prêtent des vues fâcheuſes. Eh ! où ſont donc ces vues étrangeres à la félicité publique ?

LE ROI.

Pardonnez, je vous prie, l'égarement de mes peuples, ils ſont trompés par des fourbes, jaloux de mon autorité & qui veulent régner à ma place. Le ciel, oui le ciel qui connoit la pureté de nos ſentimens, viendra à notre ſecours & nous ſerons vengés, n'en doutons pas.

LA REINE.

Sire, oublions nos maux, mais cherchons à délivrer vos fideles ſujets du joug honteux & illégitime qui les tyranniſe... Choiſiſſons une ville frontière où nous puiſſions porter nos pas, qu'elle ſoit forte, & là, gardés par quelques milliers de braves portugais, votre majeſté parlera en roi aux ſéditieux, & je me flatte qu'alors le peuple éclairé ſur ſes vrais intérêts, rendra ſans héſiter à CÉSAR ce qui eſt à CÉSAR & à DIEU ce qui eſt à DIEU.

LE ROI.

Ha! ſi le peuple pouvoit lire dans nos cœurs, qu'il nous aimeroit!... bientôt il écraſeroit nos ennemis qui ſont les ſiens..... Puiſſe votre projet mon auguſte compagne, être couronné d'un heureux ſuccès; mais comment l'exécuter & à qui le confier?

LA REINE.

Si nous avons des ennemis féroces, ſire, nous avons auſſi des amis généreux: je diſpoſerai le néceſſaire pour notre départ, ſoyez tranquille & repoſez-vous ſur mes ſoins.

SCENE II.

Les précédens, UN PAGE.

LE PAGE.

SIRE, votre majesté est attendue au conseil.

LE ROI.

Je m'abandonne à vous, digne & infortunée compagne. (*Il sort.*)

SCENE III.

LA REINE. (*au page*)

ALLEZ dire au maréchal Firmin que je l'attends ici... (*Seule.*) Peuple ingrat & généreux tout à la fois que ton sort est malheureux & cruel ! Dis-moi, que gagneras-tu en restant courbé sous le joug de quelques vils factieux au lieu d'obéir au meilleur des rois & au plus tendre des peres ?.... Dieu juste, veillez sur ce peuple trompé, que les bons n'expient point le crime horrible des méchans.... mon ame perpétuellement agitée flotte entre la crainte & l'espérance. O oui ! je me plais à croire que les rebelles sont en petit nombre, qu'à force de cruautés seulement ils ont intimidé les honnêtes gens des diverses classes du peuple & semé par-tout l'effroi & la terreur ; mais un noble courage animera ceux-ci pour réprimer les désordres de ces tigres abreuvés de sang : tel est du moins l'heureux espoir qui me console

dans ma douleur extrême .... voici le maréchal ; cherchons s'il se peut les moyens d'échapper à leur fureur & de sauver la monarchie.

SCENE IV.

LA REINE, FIRMIN.

FIRMIN.

MADAME, je me rends aux ordres de votre majesté.

LA REINE.

Vous aimez l'honneur, monsieur le maréchal, cela suffit pour mériter toute ma confiance..... Le roi jaloux de contribuer individuellement à la fin des maux de ses peuples veut aller chercher un azile sûr, dans une ville frontiere, où, gardés par des sujets braves & fideles sa majesté pourra déployer son autorité & parler au peuple le langage d'un pere libre & non d'un roi dans les fers.

FIRMIN.

Votre majesté, madame, n'a qu'à me donner des ordres, ma constante fidélité assure au roi mon zele & mon dévouement.

LA REINE.

Expédiez sur le champ un officier fidele au maréchal Darbi : nous partirons d'ici le 7, le 8 nous serons à Ulm vers les six heures du matin, qu'il s'y trouve avec un petit corps d'armée, il nous conduira dans la ville de Gacia. Procurez-nous aussi trois guides dont la fidélité vous soit connue.

FIRMIN.

Sur le champ, madame, je vais obéir à votre majesté. (*Il sort*)

LA REINE.

Puisse l'exécution de ce projet contribuer au retour de l'ordre & de la paix dans ce malheureux & infortuné royaume.

SCENE V.

CLITON, *seul.*

(*Il sort d'un cabinet où il étoit caché.*)

J'AI tout entendu & je crois encore que c'est un songe !... oh ! vous ne partirez point... non, vous ne partirez point.... Je suis desespéré que la reine n'ait pas mis en moi toute sa confiance, je pouvois & j'aurois volontiers servi ses desseins.... mais... si... non, aucune pitié ; voici le commandant général découvrons-lui cet affreux projet.

SCENE VI.

CRONN, CLITON.

CRONN.

BONJOUR Cliton : je ne vous demande point s'il s'est passé quelque chose de particulier cette nuit, tout me paroît si tranquille.

CLITON.

Heureuſement que je veille, mon général, ſans cela nous étions perdus.

CRONN.

Quoi ! ſeroit-il arrivé quelque choſe de fâcheux ?

CLITON.

Vous allez être étonné des deſſeins perfides du roi & de la reine..... J'oſe à peine....

CRONN.

Achevez.... calmez mon inquiétude.

CLITON. (*à part*)

Je ne puis achever.

CRONN.

Hé bien ! Cliton, pourquoi cette incertitude ?... je ſuis votre ami, vous le ſavez, parlez-moi ſans détour.

CLITON (*prenant un air décidé*)

Oui, je vous le dirai ſans détour : le roi & la reine partent demain & après demain à ſix heures du matin ils arriveront à Ulm où les joindra le maréchal Darbi à la tête d'un corps de troupes fidelles pour les conduire à Gacia, & de ce lieu ils feront connoître au peuple leurs intentions ſur la ſituation de l'empire.

CRONN.

Etes-vous bien perſuadé de ce que vous venez de me dire ?

CLITON.

J'en réponds ſur ma tête : j'étois dans ce cabinet lorſqu'à la place où nous ſommes ils en ont formé le projet : Firmin eſt dans leur confidence.

CRONN.

Je reſte confondu... hé quoi! ils ont craint de me confier leur deſſein à moi qui, ainſi que vous, n'ai embraſſé le parti populaire que pour me rendre néceſſaire à la cour & y jouer l'un des premiers rôles... je ſuis accablé d'indignation... camarades, du ſecret & nous les punirons de leur méfiance..... Il faut les laiſſer partir.

CLITON.

Les laiſſer partir !

CRONN.

Oui, les laiſſer partir, & je réponds que dans quatre jours ils ſeront à nos pieds.

CLITON.

Je ne vous conçois pas, mon général.

CRONN.

Puiſqu'ils ſe méfient de nous, rendons-leur cruelle cette démarche ; je vais expédier des aides de camp pour tout diſpoſer, afin qu'ils ſoient arrêtés à Ulm & reconduits ici.

CLITON.

Vous n'y penſez pas, mon général, d'Ulm à Gacia il n'y a que quatre lieues, Darbi eſt entreprenant, ne nous expoſons pas, croyez-moi, prévenons leur départ ſur le champ.

CRONN.

Nous ne ſerions point vengés, leurs majeſtés nieroient le fait, & d'ailleurs nous allons attribuer leur arreſtation à la vigilance du peuple : les Portugais affiliés à la ligue & ceux ſéduits par les mots de liberté & d'égalité, les eſcorteront dans leur retour ; la foule ſera immenſe, & le roi naturellement effrayé, croira que la grande majorité de ſes peuples

veut

veut la révolution; il nous cédera tout, & nos ennemis seront vaincus... Voici la reine, sortons calmes & tranquilles. (*Ils saluent respectueusement.*)

SCENE VII.

LA REINE, FIRMIN. (*Il fait nuit.*)

FIRMIN.

VOTRE majesté, madame, peut compter sur la fidélité des trois guides, ils sont déjà habillés en postillons.

LA REINE.

J'admire votre zele, monsieur, il ne s'effacera jamais de mon cœur; continuez-nous vos services généreux : allez chez le ministre de Russie, il vous remettra le passe-port dont nous avons besoin. L'heure s'approche, ne tardez pas à revenir.

SCENE VIII.

LE ROI ET LA REINE.

LE ROI.

QUE ce moment est terrible!... Je ne sais, mon auguste compagne, le sort qui nous attend; mais je crains que notre voyage soit malheureux, restons.

LA REINE.

Sire, je ne vous conçois pas, & je ne puis vous cacher que vos irrésolutions & votre bonté sans mesure sont les plus cruels ennemis de la monarchie.

Vos amis, quoique nombreux, n'oſent point ſe déclarer dans la crainte que votre foibleſſe ne les ſacrifie à vos tyrans.

LE ROI.

N'outragez pas mon cœur; vous ſavez, madame, combien il eſt ſenſible aux maux que ſouffrent injuſtement les amis des lois. Ha! ſi j'oſois...

LA REINE.

Quand on eſt fort de ſoi-même, ſire, on oſe tout pour dompter des factieux & donner la paix à ſes peuples... Qu'avons-nous à craindre, la mort? elle ne doit jamais intimider une tête couronnée, & ne peut effrayer que des lâches!

LE ROI.

Vous m'accablez, madame.

LA REINE.

Pardonnez, ſire, à ma ſincérité, mais je ne puis vous trahir; votre foibleſſe nous déchire, & ma vie m'eſt cruellement à charge puiſque vous ne voulez prendre aucun parti décidé.

LE ROI.

Hé bien! ſoit, partons.

LA REINE, (*vivement.*)

Ha! ſire, mon cœur eſt ſatisfait... une douce eſpérance ranime mon courage; ne craignons rien, bientôt les fers du peuple ſeront briſés & nous vivrons tous heureux.

SCENE IX.

Les précédens, FIRMIN.

FIRMIN, (*donnant un papier.*)

VOILA, madame, ce que m'a remis, pour vos majestés, le ministre de Russie.

LE ROI.

Qu'est-ce que ce papier ?

LA REINE.

Notre passe-port, sire,

LE ROI.

O mes sujets ! autrefois si fidelles & si dignes de toute ma tendresse, à quoi nous exposez-vous !... (*Il prend la main de la reine & sort pénétré de douleur.*)

SCENE X.

FIRMIN. *seul.*

QUEL coup de foudre lorsque ce départ sera connu dans la ville... je crains qu'il occasionne quelques événemens fâcheux... Mille idées sinistres m'accablent... Ce bon roi est né sous une si mauvaise étoile, que j'oserois parier qu'il est encore trahi... En effet, l'homme trop bon est rarement heureux ; on abuse toujours de sa facilité, & ce foible chez un souverain sans caractere décidé, aiguillonne l'ambition, enhardi, crée des factieux qui osent tout & ne ménagent rien ; l'impunité & l'espoir de dominer

un jour leur donnent le courage néceſſaire, & la multitude, facile à égarer, ſacrifie alors ſon repos & le ſang des citoyens, pour ſoutenir des uſurpateurs hypocrites couverts du manteau chimérique & frivole de liberté & d'égalité... Que n'a pas fait notre bon roi pour le bien de ſes peuples? hélas! il a réformé ſes plaiſirs, diminué le faſte du trône pour alléger ſes ſujets du poids accablant des impôts, & ſa récompenſe a été l'infidélité!... O ma patrie! que ta cruelle ſituation eſt douloureuſe!... Allons, s'il ſe peut, dans le ſommeil repoſer des idées qui déchirent l'ame de tout vertueux & ſenſible Portugais.

ACTE QUARIEME.

SCENE PREMIERE.

CRONN, CLITON

CLITON.

J'ADMIRE avec quelle adreſſe vous venez d'écarter l'orage qui menaçoit nos têtes.

CRONN.

Le ſang froid, mon ami, dans les grands dangers intimide les uns & raſſure les autres, je ſais m'en ſervir à propos.

CLITON.

Avez-vous remarqué le calme, l'interdiction peinte ſur tous les viſages lorſque la nouvelle du départ du roi a été publique.

CRONN.

La nature de ce départ ſans éclat, ne pouvoit cauſer qu'un étonnement qui tient du prodige & cela ſeul me raſſuroit... Les hommes ſont des enfans fougueux qu'il faut conduire dans une révolution ſelon leur férocité ou leur effroi, & toujours profiter de l'inſtant favorable pour dompter leur opinion lorſque les forces manquent pour la ſoumettre... Voici mon premier aide de camp, nous allons être inſtruits de l'arreſtation du roi.

SCENE II.

Les précédens, un AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP.

LE roi, mon général, s'eſt livré priſonnier ſans réſiſtance; & à mon départ de Ulm, la milice des villes voiſines s'y rendoit pour eſcorter leurs majeſtés qui ne tarderont pas d'arriver ici. Le maréchal Darbi, pluſieurs autres officiers & quelques ſoldats ont émigré : ils nous menacent de l'incurſion d'un corps nombreux de mécontens & de troupes étrangeres.

CRONN.

Nous n'avons à redouter dans ce moment terrible que la fougue populaire; il faut inſpirer aux ligueurs non du reſpect pour le monarque, mais leur faire ſentir qu'à ſon paſſage un profond ſilence prouvera tout le mépris d'un peuple libre pour un roi traître & infidelle... Oui, traître & infidelle! plaçons ces grands mots dans la bouche de nos ſatellites, la vanité habite ſouvent des ames abjectes & nous gou-

vernerons ainſi la multitude... Vous Cliton, rendez-vous ſur le champ au conſeil militaire, voyez l'état major, informez-vous de la diſpoſition des troupes ſoldées, n'épargnez aucun ſoin ni argent pour nous aſſurer de nos hommes. (*à l'aide de camp*) Et vous monſieur, allez inſtruire l'aſſemblée de la nation que je vais au devant du roi pour prévenir les mouvemens tumultueux.

SCENE III.

D'ERMANN, *ſeul.*

TELLE eſt donc la malheureuſe deſtinée du Portugal! Tout projet, capable d'y ramener l'ordre, échoue à l'inſtant du ſuccès... Oui, le reſpect humain du roi eſt le plus grand fléau de la monarchie & ſon cœur cherche vainement à épargner le ſang de ſes ſujets... Les factieux connoiſſent parfaitement le caractere du roi & ils en abuſent pour ruiner l'état & rendre malheureuſes toutes les claſſes du peuple... Sa majeſté pouvoit réſiſter à Ulm, elle n'avoit qu'à parler en roi, lorſque deux ou trois ſcélérats ſeulement arrêtoient ſes pas, & ſes amis ſans dangers auroient forcé le paſſage : mais ſa foibleſſe perfide, fruit de l'excellence de ſon cœur, a fait triompher ces vils factieux & perpétue nos maux... ô peuple loyal, mais trop facile à tromper, examine ta ſituation : au lieu de corriger des abus, ce qui étoit ſi facile, tu t'es livré à un régime monſtrueux qui arme la multitude contre elle-même, qui anéantit la civilité, ce charme des ſociétes honnêtes, & qui détruit toute ſubordination en prêchant une égalité chimérique, puiſque la nature elle-même eſt par-tout variée & inégale. Ce dangereux ſyſtême réunit néceſſairement

les vagabonds, libertins & pauvres contre les riches ou citoyens laborieux & ne fait que le bonheur paſſager de quelques vils intrigans... Par-tout les nouvelles lois ſont mépriſées, ſans force pour les ſcélérats & oppreſſives contre l'homme entièrement dépouillé par cette même révolution barbare.... Le commerce n'a d'autres reſſources que de changer ſes marchandiſes contre une monnoie factice : l'or & l'argent ; toute valeur réelle a diſparu du royaume : Quelle déſaſtrueuſe poſition ! Nos enfans qui liront l'hiſtoire de tant de calamités, croiront-ils que ce pitoyable état avoit des partiſans de bonne foi qu'aveugle une ligue ambitieuſe & fourbe, qui colore nos maux d'un maſque ſiniſtre mais orné du preſtige des mots *liberté* & *égalité* ; & ce preſtige, aſſurent ces monſtres, doit s'acheter même au prix du repos & du ſang du peuple ? ... L'ancien régime renfermoit des abus, cela eſt vrai & il falloit les corriger ; mais à travers ſes vices, du moins on ne vit jamais des aſſaſſinats, des incendies, des meurtres commandés & juſtifiés publiquement : la ſûreté des citoyens étoit conſtante, ils étoient maîtres de leurs actions & de leurs biens ; les abus d'autorité étoient rares & la police ſagement obſervée. Aujourd'hui où ſommes-nous & de bonne foi qui peut prévoir la fin de nos maux ?... Pour changer de maîtres nous avons toléré la plus redoutable anarchie & une indiſcipline dangereuſe : voilà cette liberté dont nous jouiſſons, & les factieux, qui en ont beſoin pour détruire la monarchie & lui ſubſtituer des républiques informes, nous diſent que ces grands maux ſont une ſuite néceſſaire des circonſtances, que le feu du patriotiſme a beſoin de toute ſa vigueur ; qu'enfin le brigandage, quoique malheureux, doit perpétuellement en impoſer aux mécontens & entretenir leur effroi... Braves Portugais, & vous officiers & magiſtrats généreux, dont le cœur eſt pur, & qui avez eu le courage d'accepter ou de garder

des places dans des momens auſſi difficiles, éclairez ce bon peuple & bientôt il briſera les fers de l'intrigue... Que cette idée conſolante me charme, qu'elle feroit mon bonheur ſi mon expérience des foibleſſes humaines ne reculoit pas le terme de nos maux. Une terreur panique, la honte des Portugais, nous écraſe plus que la force & le nombre des brigands.....

SCENE IV.

D'ERMANN, UN VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED.

MONSIEUR, le roi arrive, il ne faut perſonne dans cet appartement.

D'ERMANN, (*accablé.*)

Je vais en ſortir.

SCENE V.

LE ROI, CRONN, GARDES. (*Les Gardes ſont au fond du théâtre.*)

LE ROI, (*il a changé d'habit.*)

QUE voulez-vous de moi ?

CRONN.

Sire, vous êtes en ma puiſſance ſous les ordres de l'aſſemblée de la nation : j'ignore le ſort qu'elle vous prépare.

LE ROI.

Le ſort qu'elle me prépare !... vil excès d'audace ! O mon peuple ! vois mon état & la conduite des factieux ; ils m'outragent impunément en ton nom pour régner à ma place !... J'ai voulu fuir & je le voudrois encore... Suis-je donc le ſeul eſclave de mon empire ?... Ha ! prenez ma couronne & laiſſez-moi la paix & le repos..... Où eſt la reine ?

CRONN.

Dans ſon appartement.

LE ROI.

Je ſouhaite beaucoup de lui parler.

CRONN.

Cela eſt impoſſible.

LE ROI.

Barbare ! vous me le refuſez : tremblez que le jour arrive où le ciel punira vos forfaits. De quel droit nous rendez-vous vos eſclaves ?

CRONN.

Sire, je ne puis rien, j'ai reçu des ordres & j'en remplis les devoirs.

LE ROI.

Vous avez reçu des ordres, dites-vous, & vous en rempliſſez les devoirs !... Malheureux ! lorſque ſeul j'avois la puiſſance de les donner ne les avez-vous pas violés impunément ?

CRONN.

Ecoutez-moi, ſire : l'amour de ſervir avec diſtinction votre majeſté a été l'unique motif de toutes mes démarches, voilà mon infidélité ; & vous avez en quelque ſorte mépriſé mon zele pour répandre des

graces & accorder vos faveurs à des gens dont le crédit m'accabloit.

LE ROI.

Ambitieux inconcevable, mettez-vous à la place d'un roi; peut-il favoriſer tous ceux qui lui ſont dévoués? Non, ſans doute, & pourquoi envier le bonheur paſſager de ceux qui ont ſur vous la préférence?... Hé! plut au ciel qu'il me fût poſſible d'étendre mes largeſſes ſur tous mes ſujets, il n'y en auroit pas un ſeul de malheureux, & leurs jouiſſances combleroient la meſure de mes plaiſirs. Ha! que nous ſommes loin de cette heureuſe ſituation.

CRONN.

Dans ces circonſtances terribles, j'oſe aſſurer à votre majeſté, ſi elle veut m'accorder toute ſa confiance, de la préſerver des dangers cruels qui menacent ſes jours.

LE ROI.

Eh bien! je vous l'accorde; mais ne croyez point que ce ſoit par frayeur pour conſerver une vie que mon peuple égaré m'a rendue mille fois plus inſupportable que la mort: je veux lui épargner ce crime atroce... Je vous demande & vous prie de me faire parler à la reine.

CRONN.

Je vais la chercher.

SCENE VI.

LE ROI, (*ſeul.*)

TRISTE & cruelle poſition!... il eſt bien malheureux que mes peuples ne puiſſent pas lire dans

le cœur des fourbes qui les portent à l'insurrection & les jettent dans l'anarchie ; ils verroient que ceux qui les trompent sont des ambitieux jaloux du bonheur & de la prospérité des autres ; des gens avides de gloire & qui ne rougissent point de faire répandre le sang des humains pour tout dévaster & s'emparer enfin des rênes du gouvernement & de la fortune publique... Né le premier citoyen du royaume, je fus le premier qui fis sentir à mon conseil l'injustice que le troisieme ordre de mes états payât seul les impôts & l'absurde prérogative d'en excepter les deux premiers. La noblesse & le clergé même, sauf quelques égoïstes mépriſables, ne demandoient qu'à soulager les malheureux en payant leur cote des charges publiques : chacun dans le principe alloit tomber d'accord pour réformer les abus de l'ancien régime, & ce fut dans ce moment cher à mon cœur, que ces vils factieux, craignant de voir se consolider une paix durable, s'empresserent d'insinuer au peuple que les offres du clergé & de la noblesse n'étoient pas sinceres, qu'il falloit tout renverser dans le royaume, & la multitude égarée servit alors leur projet de vols & de rapines... J'en appelle à toi, ô mon peuple ! en sommes-nous plus heureux ? Hé ! qui peut enfin calculer les suites douloureuses de notre affligeante situation ?

SCENE VII.

LE ROI, LA REINE, CRONN.

LE ROI.

Mon auguste compagne, reine infortunée, pardonnez-moi vos douleurs !... si elles sont l'ouvrage

de ma foibleſſe, n'accuſez pas mon cœur, il eſt innocent, (*avec ſenſibilité*) il ſouhaite & ne deſire que le bien, vous le ſavez, madame.

LA REINE.

Sire, il eſt indigne des rois de ſe plaindre, image vivante des dieux, le courage doit égaler leur vertu. Le ciel a ſouvent des moyens terribles de punir les nations : nous avions tous, princes & ſujets, ſecoués le joug des mœurs & de la religion... Des athées, forts de notre égarement, ont ſu en profiter pour ſemer en Portugal le germe de tous les vices & des crimes les plus horribles, inconnus même des peuples ſauvages : les monſtres ont mangé juſqu'à la chair humaine de leurs victimes, non par beſoin, mais par une lâche & ſanguinaire férocité. L'idée ſeule de tant de forfaits, accable & déchire mon ame ! Hé, quoi ! l'aveugle crédulité de la multitude exiſte encore, & la foibleſſe des honnêtes gens des diverses claſſes du peuple ne change point : les uns prêtent complaiſamment l'oreille aux factieux, & les autres n'oſent pas élever la voix pour les confondre... Je voudrois que la paix & le retour de l'ordre vinſſent des citoyens & non par la force des troupes étrangeres ; car une fois qu'elles ſeront maîtreſſes de l'empire, quel ſera notre eſpoir, princes & ſujets, autre que d'avoir recours à leur généroſité ?... Vous voyez, M. le général, que je ne crains point de m'exprimer devant vous, & je ne redoute point l'uſage que vous ferez de ma confiance. Toutes mes vues ont été, ſont & ſeront toujours de ſacrifier, s'il le faut, mon exiſtence au ſalut public.

CRONN.

Madame, je vais à mon tour ouvrir mon cœur & faire part de mes ſentimens à vos majeſtés : j'ai des amis, ils me ſerviront, je puis compter ſur leur dé-

vouement. Nous ſommes, il eſt vrai, des ennemis acharnés de l'ancien régime, mais nous déteſtons pareillement les excès du nouveau. Si j'ai embraſſé le parti populaire, mon premier mouvement étoit de ſauver ma patrie, & je l'avoue, pour y jouer l'un des premiers rôles, voilà mon ambition; du reſte, madame, je ſuis dévoué à vos majeſtés.

LA REINE.

L'ancien régime a commencé nos douleurs, & le nouveau les a conſommées: nous avons tous beſoin de lois ſages & réflechies, ennemies de ces deux extrêmes; mais on ne peut ſe donner des lois ſages que dans le calme & ſans trouble; la raiſon & la juſtice ſeules doivent les travailler & non les paſſions de ces ames turbulentes. Puiſſent les honnêtes gens des diverſes claſſes du peuple, ramener l'ordre dans l'empire; je connois le cœur de ſa majeſté, il ſouſcrira volontiers à tout moyen de paix & de concorde digne du trône & de la nation. N'eſt-il pas vrai, ſire?

LE ROI.

Ha! ſurement, & quel eſt le Portugais de bonne foi qui oſeroit en douter après ce que j'ai fait librement pour ſoulager mes peuples avant la révolution?

SCENE VIII.

Les précédens, UN AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP.

VOICI, mon général, une lettre du préſident de l'aſſemblée de la nation.

CRONN.

Donnez. (*Il lit.*) « Monſieur, veillez ſoigneuſement à la perſonne du roi & faites griller ou fermer toutes les ſorties & iſſues de ſon appartement. »... Vous frémiſſez, ſire, & j'en ſuis moi-même indigné d'horreur... Soyons prudens : raſſurez-vous, je vais faire exécuter cet ordre barbare afin de mériter une confiance qui puiſſe ſervir vos majeſtés.

SCENE IX.

LE ROI, LA REINE.

LA REINE.

LE plus douloureux dans nos calamités déchirantes eſt ſans doute de n'avoir aucun ami ſur lequel nous puiſſions véritablement compter... Chacun qui nous approche ne parle que de dévouement, & tout le monde nous trahit... Sire, vous êtes bien accablé ?

LE ROI.

Cela eſt vrai, mon auguſte compagne, je le ſuis beaucoup, mais c'eſt moins pour nous que pour nos ſujets fidelles ; les monſtres leur font peut-être éprouver dans ce moment des perſécutions cruelles, (*avec la plus vive douleur*) & je n'oſe le demander à perſonne !

LA REINE.

Point d'abattement, ſire, le général Cronn nous offre ſes ſervices ; nous n'avons aucun choix à faire, livrons-nous à ſa généroſité... Le voici qui revient.

SCENE X.

Les précédens, CRONN.

CRONN.

J'ACCOURS, sire, le cœur plein de joie ; il dépend de votre majesté d'être libre : l'assemblée de la nation lui propose d'opter entre accepter les nouvelles lois ou renoncer à la couronne.

LE ROI, (*après un moment d'interdiction.*)

Si en renonçant à la couronne mes peuples devenoient heureux, je ne balancerois pas ; mais je sais, & vous le savez aussi, monsieur, qu'un parti républicain cherche à triompher, & je dois au Portugal de le déjouer... oui, je cede à tout dans ces circonstances terribles ; je préfere leurs nouvelles lois à l'anarchie, & sans les examiner je les sanctionne ; le peuple les jugera, & j'espere qu'un jour il m'aidera dans le projet que forme mon cœur d'assurer son repos en prenant un milieu entre les extrêmes injustes ou féroces qui ont dechiré & qui déchirent & ruinent l'état.

CRONN.

Vive le roi !... Dès cet instant je suis soumis à vos ordres, & vous pouvez, sire, appeler auprès de vos majestés les personnes dignes de leur confiance.

LE ROI.

Je vous recommande, monsieur, d'employer vos soins & de faire usage de votre autorité pour maintenir la tranquillité publique : faites scrupuleusement respecter les propriétés & le droit des gens.

SCENE XI.

LE ROI, LA REINE.

LA REINE.

TANT de changemens ſont inconcevables!... Mais, ſire, votre majeſté vient d'accepter des lois contraires au bien & au repos de l'empire; elles ſont tant de malheureux dignes de votre pitié & qui ont des droits à votre juſtice.

LE ROI.

Je le ſais, & j'en ſuis accablé: cependant je ne pouvois les refuſer qu'en cauſant de grands déſordres, & ma réſiſtance auroit été infructueuſe. Les honnêtes gens eux-mêmes n'ont-ils pas tout abandonné?... Ils ont fui les aſſemblées populaires loin de s'y montrer tous avec courage & humanité; le peuple n'a beſoin que d'être éclairé pour être juſte, & il croit malheureuſement coupables ou tyrans ceux qui le fuyent ou le mépriſent... Que les hommes ſont difficiles à gouverner; qu'ils ſont ennemis d'eux-mêmes; les uns provoquent le fléau de la guerre, & les autres le deſirent au lieu de ſe réunir à moi & de m'environner de leurs forces... Les ingrats me croient donc bien méchant pour mettre en d'autres mains leurs intérêts!... Que mon ame eſt cruellement déchirée; hé! que ne ſuis-je déjà dans le tombeau.

LA REINE.

Sire, allons, s'il ſe peut, goûter un moment de repos, vous en avez beſoin, & ne vous affligez pas.

LE

LE ROI.

O mon auguſte compagne, ſeule vous êtes toute ma conſolation ! mes ſujets m'abandonnent, ils ne m'aiment plus : les ingrats, je ne ſurvivrai point à ma douleur, qu'elle les rende heureux & je mourrai content !...

ACTE CINQUIEME.

Le Théâtre repréſente une place, dans le fond eſt un bois & une gorge.

SCENE PREMIERE.

VERDIER, RENAUD.

VERDIER.

REDOUBLONS de courage & d'intrigue pour renverſer encore le miniſtere, je le crois ennemi de nos deſſeins : que vos amis me placent à la tête du département de l'intérieur ; les miens, n'en doutez pas, vous feront nommer miniſtre de la guerre ; & & alors nous ſerons à portée d'examiner toutes les démarches de la cour... Déjà un parti du roi ſe forme dans l'intérieur & nous menace de troupes étrangères, ſoyons ſur nos gardes... j'apperçois la Dorzy, elle paroît fort agitée.

SCENE II.

Les précédens, Mde. DORZY.

Mde. DORZY.

JE puis à peine ſupporter mes pas : la rage m'oppreſſe... les nouveaux miniſtres prétendus patriotes nous trahiſſent & les puiſſances nous jouent ; rien n'eſt plus certain ; il faut donc chaſſer les uns & déclarer la guerre aux autres, tous les peuples ſont diſpoſés à ſecouer le joug des brigands couronnés, & leurs ſoldats nous ſerviront, je le ſais.

VERDIER.

Ecoutez mon projet : dès que nous ſerons l'un & l'autre miniſtres, nous déterminerons le roi à venir au ſein de l'aſſemblée de la nation pour lui propoſer de déclarer la guerre aux Danois, ſi les événemens en ſont malheureux, nous les rejetterons ſur ſa tête, & ſi nous eſſuyons les premiers échecs, nous ferons crier à la trahiſon & nos affidés égorgeront ſans miſéricorde les commandans & officiers ſoupçonnés attachés au roi & qu'alors nous remplacerons ſelon nos intérêts. Nous allons jouer le tout pour le tout, voici le plan de la ligue : ſi le malheur vouloit que nous ſoyons battus d'une maniere déſeſpérante, nos armées ſe replieront dans l'intérieur en renconnant dans les villes tous ceux qui ne ſe ſont pas ouvertement déclarés les amis de nos deſſeins. Arrivés au centre du royaume nous examinerons la ſituation de l'empire & ſi la prudence veut que nous évitions tout combat, nous nous replierons dans les provinces du midi que nous défendrons vigoureuſe-

ment, & enfin ſi nous ſommes encore vaincus, le port d'Egrat renfermera une flotte nombreuſe où nous embarquerons les riches dépouilles du royaume que nous conduirons en Amérique : là, un parti redoutable & formidable nous attend & deſire nous poſſéder, nous y vivrons en riches particuliers ſous les lois du pays, & du moins de pauvres que nous étions en Portugal nous ſerons alors riches & puiſſans.

RENAUD.

Le projet eſt admirable & ſon exécution certaine, nos ennemis ſont trop lâches pour s'y oppoſer, ne perdons pas de tems, allons à nos poſtes.... mon aimable Dorzy, nous ne nous quitterons jamais.

Mde. DORZY.

Hé! que ne ſommes-nous déjà en Amérique!

RENAUD.

J'apperçois d'Ermann, quittons ces lieux.

SCENE III.

FIRMIN, D'ERMANN.

FIRMIN.

LA nouvelle eſt certaine, nous avons été battus, le maréchal Vorme a perdu ſes équipages & ſon camp a été pillé; ſes troupes ſe ſont retirées dans un déſordre affreux & vouloient le prendre : quant au commandant de l'aîle droite, les ſiens l'ont maſſacré, & le lendemain, deux officiers inférieurs ont eſſuyé le même traitement. L'effroi eſt général & l'armée ennemie qui ſe fortifie chaque jour domptera bientôt ces vils factieux, je ſuis, cher d'Ermann, au comble de la joie.

D'ERMANN.

Je ne vois pas du même œil que vous, mon général, l'échec que les satellites des ligueurs viennent d'essuyer... votre malheureuse patrie est encore bien éloignée du retour de l'ordre & de la paix. La perte de quelques centaines d'hommes n'est rien dans un pays aussi peuplé : je suis persuadé que les troupes étrangères vu leur discipline & les talens de leurs généraux seront par-tout victorieuses, mais ne croyez pas qu'elles pénetrent en étourdi dans l'intérieur du royaume; elles s'assureront des postes & ne laisseront derriere elles qu'un terrain & des hommes sûrs: pendant ce tems, jugez des crimes que commettront les fuyards contre les personnes ennemies de leurs brigandages.

FIRMIN.

Je ne crains point leur ressentiment, ils auront peur & se cacheront au lieu de se montrer.

D'ERMANN.

Vous êtes, mon général, dans une grande erreur, les chefs de la ligue ont pris des mesures que leurs satellites suivront ; ils jouent le tout pour le tout, peu leur importe de perdre la monarchie & d'y ruiner les citoyens; ils feront piller tous ceux qui auront encore quelque chose à piller, & se replieront dans les places qu'ils présumeront pouvoir défendre jusqu'à ce que la force les oblige à s'embarquer & à porter hors de l'empire nos dépouilles. Pour éviter cette calamité fâcheuse & leur couper toute retraite, il ne nous reste qu'un seul moyen, celui de réunir promptement tous les honnêtes gens des diverses classes du peuple, & d'en former un corps respectable capable de résister aux brigandages, en soutenant vigoureusement les citoyens courageux d'entre la bourgeoisie armés pour l'ordre & la paix.

FIRMIN.

Je crois que ces précautions ſont inutiles, les ſcélérats ſont lâches, je vous le répete, & une fois repouſſés vivement, ils n'oſeront ſe montrer nulle part dans l'intérieur.

D'ERMANN,

Dieu nous préſerve de vouloir en faire l'expérience: ne confondez pas des ſcélérats iſolés avec un parti puiſſant de factieux, dont certains chefs ont des lumieres & un courage que des revers ne ſauroient ainſi abattre; ils trouveront ſans ceſſe les moyens de ranimer leur parti ſi aucune force dans l'intérieur ne s'oppoſe à leurs odieux projets.

FIRMIN.

Je ſuis d'une opinion contraire.

D'ERMANN.

Quoi! vous ne le croyez pas & vous connoiſſez leurs affiliations? quelle molleſſe au lieu de s'armer de courage & de montrer de la vigueur! craignez-vous de ſuccomber ſous le poids de vos propres forces? Je ne vois parmi les honnêtes gens que des figures d'hommes & non des hommes!... Vous êtes indigné de ma franchiſe, pardonnez-la moi, & ne l'attribuez qu'à mon ardent deſir de voir renaître en Portugal l'honneur, la paix & la félicité publique... Voici Lantelm, c'eſt un brave officier, que vient-il nous apprendre?

SCENE IV.

Les précedens, LANTELM.

LANTELM.

CAMARADES, l'instant de la derniere crise est enfin arrivé; nos troupes indisciplinées se sont laissées surprendre près d'Hervel, sept mille volontaires sont restés sur la place; une seconde division de nos armées est tombée dans une ambuscade & l'aile droite a été taillée en pieces; ils ont abandonné les villes frontieres aux ennemis pour se retirer en désordre dans l'intérieur: leur nombre est effrayant; ils pillent de toute part les maisons riches & les marchands aisés, & ils égorgent sans pitié les ennemis de leur brigandage, & déjà leur avant-garde est à une demi lieue d'ici.

FIRMIN.

D'Ermann, ne nous abandonnez point, je vais auprès du roi. (*Il sort.*)

D'ERMANN, (*mettant l'épée à la main.*)

Malheur au lâche qui ne se réunira pas à nous pour arrêter le ravage de ces brigands.

SCENE V.

D'ERMANN, LANTELM, *Peuple & Gardes.*

UN GARDE.

NOUS sommes dans une situation terrible, les restes d'une majeure partie de nos armées vaincue

par l'ennemi, exigent de nous une rançon au-deſſus de nos forces; s'ils entrent dans la ville le pillage eſt certain, nous ſerons ruinés & nos femmes & nos filles violées... Qui que vous ſoyez, meſſieurs, prenez pitié de nous.

D'ERMANN.

Ne craignez rien : montrez une fois du courage, allez même au-devant de la mort s'il le faut, & quoiqu'étranger, je vous offre mes bras & mes lumieres: ſouvenez-vous que des brigands ne ſont jamais forts que de la foibleſſe des honnêtes gens... Voulez-vous m'obéir dans cet inſtant périlleux ?

Tous enſemble.

Oui, nous le jurons.

D'ERMANN.

Hé bien ! que tous ceux qui ont des armes ſe placent à droite : (*à Lantelm*) rangez ces meſſieurs en bataille. (*Aux particuliers de la gauche.*) Que ceux d'entre vous qui ont ſervi conduiſent les autres: rangez vos hommes. (*Ils les diſpoſent ſelon leur grandeur reſpective, & au même moment on apperçoit des ſoldats dans le lointain.*) Les voici ces brigands. (*A la troupe armée.*) Premiere diviſion en avant, marche... Alte... Lantelm conduiſez & commandez la droite, j'irai avec la gauche derriere cette coline; vous maneuvrerez de maniere à les obliger de ſe replier du côté de la gorge. (*A ceux non armés.*) Vous, ſuivez nos pas ſur deux colonnes, & prenez à meſure les armes des morts pour vous réunir alternativement à l'une ou à l'autre de nos deux diviſions: qu'un profond ſilence regne parmi vous, afin que vous entendiez & puiſſiez obéir au commandement... Attention... marche. (*On voit dans le lointain les brigands ſe former auſſi en bataille, mais ſans ordre. On*

tire de part & d'autre. La diviſion de Lantelm les chaſſe à gauche où ils ſe trouvent entre deux feux : un officier des factieux traverſe le théâtre, il eſt pourſuivi par quelques-uns des ſiens qui crient à la trahiſon, & le tuent en fuyant ; il ſe traîne mourant hors du théâtre. Les citoyens rentrent victorieux, & ceux qui n'avoient pas d'armes ſe trouvent armés.)

D' ERMANN.

Les voilà donc totalement diſperſés... Il y a longtemps, braves Portugais, que vos maux ſeroient finis ſi vous aviez montré ce courage. Allons tous rendre au roi nos hommages & le replacer ſur le trône : ſa majeſté contribuera au bonheur de ſes peuples, oui elle nous rendra heureux. Allons en ordre, meſſieurs, attention... marche. (*Ils défilent devant le parterre & la muſique exécute une marche guerriere.*)



DERNIER ACTE.

Le Théâtre repréſente le palais où le Roi & la Reine ſont placés ſur un trône à la droite près du parterre, afin que le diſcours du Roi puiſſe être entendu de toutes les parties de la ſalle. La troupe victorieuſe entre au bruit des inſtrumens militaires & aux cris de VIVE LE ROI ! VIVE LA REINE ! *Elles ſe rangent en bataille.*

SCENE Ire ET DERNIERE.

D'ERMANN. (*Il tient une couronne à la main qu'il va dépoſer aux pieds du trône.*)

SIRE, c'eſt au nom de ce peuple généreux & loyal que je dépoſe à vos pieds une couronne que des factieux avoient flétrie & vouloient porter. Nous jurons tous de vous être fidelles, de mourir pour votre gloire inſéparable du bonheur & de la proſpérité de vos ſujets... Tous les chefs des factieux ſont anéantis ; vous n'avez à redouter aucune rebellion, & nous attendons avec confiance de votre bonté paternelle, ſire, la réforme des vices de l'ancien régime & la deſtruction des excès du nouveau. Nous avons en horreur toute loi qui foule impunément aux pieds le droit des nations & des gens, & qui, ſous prétexte de liberté & d'égalité, enrichit quelques intrigans & porte la déſolation & la miſere dans toutes les familles.

LE ROI.

Mes enfans, c'eſt au milieu de vous que mes yeux répandent aujourd'hui des larmes de tendreſſe : (*il eſſuie ſes yeux*) je n'en rougis point, elles ſont trop cheres à mon cœur... Mes enfans, écoutez votre pere & votre meilleur ami... Il eſt impoſſible qu'un peuple, que les hommes enfin puiſſent vivre en paix s'ils n'ont pas des lois & un chef ſuprême qui en ordonne l'exécution. En Portugal, c'eſt le monarque qui eſt votre chef, ſa gloire eſt inſéparable de la félicité publique ; il n'eſt riche que de la richeſſe de ſes ſujets ; fort, que de leurs propres forces, & comment ſeroit-il jamais intéreſſé à vouloir les rendre malheureux & les courber ſous un autre joug que celui des lois ?... Je ne puis donc être heureux que de votre bonheur, & ce bonheur ne peut être parfait qu'autant que vous me promettrez de m'être fidelles.

Tous enſemble.

Nous vous le jurons, ſire.

LE ROI.

O mes dignes peuples ! toutes mes douleurs ſont effacées !... N'écoutez plus de ces lâches ambitieux qui ſacrifient le repos, l'honneur & la gloire des citoyens pour les dominer & s'enrichir de leurs dépouilles ſous le maſque emprunté de patriotiſme... Enfin, je vous invite tous à ſuivre les lois du moment & à vous ſoumettre aux ordres des magiſtrats qui en ſont les organes, juſqu'à ce que dans ma ſageſſe & celle d'un conſeil d'hommes expérimentés & juſtes que je vais me choiſir, nous ayons ſcrupuleuſement examiné celles propres à nous aſſurer pour jamais une paix conſtante & une félicité durable, alors je les ferai promulguer... Me le promettez-vous ?

Tous enſemble.

Oui, ſire, nous le promettons.

LE ROI.

Mes enfans, béniſſons le ciel, prions la divinité de nous protéger & de veiller ſur l'empire. Je fais grace à tous mes ſujets qui ont été aſſez malheureux pour écouter & ſuivre les leçons perfides des rebelles.

Tous enſemble.

Vive le roi ! vive la reine !

(*La muſique exécute une marche guerriere & les troupes défilent devant leurs majeſtés & ſe rangent en demi cercle autour du théâtre ; pendant cette manœuvre on place, au milieu du théâtre, un autel ſans que les ſpectateurs s'en apperçoivent. Le roi & la reine deſcendent du trône & vont aux pieds de l'autel, à leur approche le vaſe s'enflamme.*)

LA REINE.

Nous jurons devant le Dieu des armées, maître des humains, de veiller au ſalut de nos peuples : puiſſions-nous mériter la grace du ciel, nous la demandons humblement aux pieds de ce feu ſacré : O Eternel ! préſervez pour toujours nos fidelles ſujets des ravages de l'anarchie ; qu'ils vivent déſormais heureux dans le calme & ſans trouble ! (*Le roi, la reine & les officiers environnent l'autel de maniere à former un grouppe intéreſſant, & la toile tombe.*)

FIN.